

5^{ème} cours

Jésus-Christ médiateur et plénitude de la Révélation.

- A) La Résurrection au cœur de la foi chrétienne.
- B) Jésus annonce le Royaume et révèle le vrai visage de Dieu.
 - b 1. Jésus annonce le Royaume.
 - b 2. Jésus annonce le vrai visage du Père (Lc 10,21-22).
- C) Jésus accomplit sa mission au prix de sa vie.
- D) Le visage de Dieu dans le Nouveau Testament

Jésus-Christ médiateur et plénitude de la Révélation.

L'expression a été mise en valeur par le Concile Vatican II. En vue de la création du gouvernement, en Belgique on parle de « facilitateur ». On pourrait parler aussi d'intermédiaire, de pont. Disant le fond de la chose, il faut parler de celui qui met en relation deux personnes, deux rives, deux entités. Celui qui permet le passage, la rencontre. De ce point de vue, on peut penser à l'expression du quatrième évangile où Jésus se « définit » comme chemin : Je suis le chemin, la vérité et la vie » (Jn 14,6) 1 Timothée 2,5 : « Un seul Dieu et un seul médiateur μεσίτης entre Dieu et les hommes, l'homme Jésus Christ ». Et dans l'épître aux Hébreux, même si le terme n'est pas utilisé, tout le texte est bâti sur le Christ comme véritable et unique intermédiaire-médiateur entre Dieu et les hommes, le seul qui a réussi cette médiation une fois pour toutes.

En disant également que Jésus est l'« accomplissement » de la Révélation, on pense à un texte de l'épître aux Hébreux (12,2) : « Les regards fixés sur celui qui est l'initiateur de la foi et qui l'amène à son accomplissement, Jésus ». Accomplissement et plénitude : deux manières de dire la même chose. Ce qui veut dire que Jésus est la révélation elle-même.

Comme déjà suggéré, pour les chrétiens, la Révélation c'est d'abord et foncièrement **une personne, quelqu'un**, et pas un message, autrement dit quelque chose de notionnel, d'intellectuel, à comprendre. Ce qui n'empêche pas, bien entendu, que la Révélation étant une personne, il y a à comprendre et à savoir ! Disant que la révélation pour les chrétiens est une personne, on affirme en même temps que c'est une révélation de quelqu'un vivant aujourd'hui. La Révélation chrétienne est une personne vivante aujourd'hui.

Ce qui signifie que la Révélation chrétienne

-n'est pas une doctrine et, encore moins un système de pensée (contrairement à l'Islam). Ce n'est pas une collection de vérités dont Dieu aurait parsemé l'Écriture et que nous devons « des-enterrer », enlever la gangue qui les entoure, enlever le chocolat dont elles sont « enrobées ».

-ce n'est pas non plus un livre (contrairement à l'Islam). La Bible, en effet, est un témoignage **sur** la Révélation qui est Jésus-Christ. Le livre est second par rapport à la personne de Jésus-Christ, ce qui ne veut pas dire qu'il soit secondaire. Au contraire la Bible est le chemin privilégié, pas le seul, pour avoir accès à la Révélation, Jésus-Christ.

-la Révélation chrétienne n'est pas une « expérience » religieuse, comme peut être la contemplation de la nature ou autres beautés. Ce n'est pas non plus un *sentiment* d'une relation avec Dieu. Tout en ajoutant que dans la relation du croyant à la Révélation l'expérience avec la personne de Jésus-Christ est fondamentale ainsi que l'intégration dans cette relation et des sentiments et de l'intelligence.

La foi chrétienne commence avec Jésus-Christ. L'Ancien Testament est le chemin, le parcours qui aboutit en Jésus-Christ, en continuité avec lui mais en rupture radicale aussi par rapport à lui. C'est pourquoi le chrétien, d'une manière certaine mais d'une certaine manière, il est « juif » et doit faire ce parcours de l'Ancien Testament. Comme l'avait dit le pape Pie XI en 1938 nous, les chrétiens, nous sommes « des sémites spirituels ».

a) La Résurrection au cœur de la foi chrétienne.

Jésus est une figure historique. Personne ayant un minimum de cohérence rationnelle et scientifique dans sa démarche, croyant ou pas, ne nie aujourd'hui l'historicité de Jésus de Nazareth. Quoiqu'il y

en ait toujours qui ont gardé le logiciel de pensée du XIX siècle. Mais en disant que ce Jésus est la Révélation de Dieu, on fait entrer d'autres paramètres qui débordent et sortent du cadre de la rationalité. On est dans celui de la foi. Et de la même façon que l'affirmation de l'existence historique de Jésus ne relève pas du domaine de la foi, celle de sa condition, de sa nature d'être « la » Révélation relève de la foi.

Cette dimension de foi se renforce et se corse quand on affirme à la suite que Jésus est *ressuscité*. Cette affirmation nous renvoie au Nouveau Testament dont les divers livres constituent, chacun à sa manière, des témoignages des premiers disciples, des premières personnes qui, ayant cru en lui, l'ont suivi et ont fait œuvre de témoignage de ce Jésus mort et ressuscité.

Il faut réaliser quelque chose d'important. Contrairement à ce que l'on n'aurait pas imaginé, il faut attendre la fin de l'Ancien Testament pour que la croyance dans la résurrection apparaisse. C'est-à-dire la croyance dans une vie dans l'intégralité de la personne (corps et esprit/âme) au-delà de la mort. Ce « retard » dans l'acceptation de la « résurrection corporelle » des hommes, est d'autant plus surprenant que la voisine Egypte en avait fait l'un des piliers essentiels de sa vie et de ses croyances depuis trois millénaires au moins... Comme preuve, les deux types de monuments qui restent de l'Egypte ce sont les temples et les tombes. Pas de palais... Nous savons également qu'Israël avait emprunté bien d'éléments à l'Egypte et que depuis la plus haute antiquité les rapports étaient intenses. Malgré tout cela, la croyance égyptienne dans la vie au-delà de la mort n'avait pas « contaminé » Israël.

Dans ce sens il faut bien faire la différence entre immortalité et résurrection. Dans le monde grec la croyance dans l'immortalité était acquise et bien assumée à l'époque de Jésus. En revanche, les grecs ne croyaient pas à la résurrection des corps (sans se perdre dans les modalités infinies du « comment »). Il faut se souvenir du célèbre épisode de Paul à Athènes. D'après Luc, l'auteur de l'évangile qui porte son nom et du livre des Actes des Apôtres, Paul serait allé à Athènes et là à l'aréopage il aurait prononcé un discours annonçant le dieu inconnu auquel les athéniens « prévoyants » avaient élevé un autel. Mais au moment où il annonce la résurrection de Jésus les athéniens lui ont tourné le dos disant : « on t'entendra une autre fois », montrant par là l'intérêt que cette histoire de résurrection avait provoqué en eux. Si l'on reste aux grecs, même cette vision « douce » de la vie au-delà n'avait pas pris en Israël. La première attestation explicite et claire de la croyance dans la résurrection apparaît dans le livre de Daniel, publié vers 164. C'est en 12,2-13 que cette croyance émerge. Certes, ce n'est pas par génération spontanée que cette vision de la vie et de la mort surgit. Un long murissement eut lieu qui culmina à ce moment. Les circonstances historiques concrètes y furent pour beaucoup. Quelque temps plus tard, vers 150, dans le livre des Maccabées (Le livre des martyrs d'Israël), cette croyance apparaît encore dans toute sa splendeur dans le récit célèbre du martyr des sept frères et de leur mère (2 Maccabées 7).

A l'époque de Jésus, les juifs n'étaient pas unanimes sur la question. Pour faire simple : les saducéens, groupe auquel appartenaient le haut clergé et les grands propriétaires terrains, ne croyaient pas à la résurrection ; leur référence était seulement la Torah et là il n'y avait pas de trace de la résurrection. L'épisode célèbre à propos de la femme qui eut sept maris est une dispute avec Jésus provoquée par les saducéens. Les pharisiens, eux, croyaient à la résurrection. De même que les gens de Qumran. Ceci dit, une fois le principe posé, la croyance dans la résurrection des morts, les questions commençaient et les réponses étaient multiples et variées.

Dans le récit des Actes des Apôtres, après le don de l'Esprit aux disciples et à ceux qui étaient avec eux, Pierre fait un discours et, chose surprenante, il n'est pas centré sur ce que Jésus a dit et /ou fait mais sur l'affirmation de la mort et de la résurrection de Jésus. Et de même dans les discours suivants : Act 2,14s ; 3,12s ; 5,29s.

Quelques remarques sur ce discours de Pierre : « ce Jésus, Dieu l'a ressuscité et nous en portons témoignage ».

Quand on lit les textes évangéliques sur les événements survenus après la mort de Jésus on est frappé par le fait que les disciples sont loin de s'attendre à une telle affaire : pensons au récit des voyageurs d'Emmaüs (« Nous croyions que...mais voici trois jours se sont passés... »), qui rentrent chez eux ou, en tout cas, qui laissent Jérusalem le « centre » des événements. Ou à Jn 21 ou les

disciples sont rentrés en Galilée et retournés au travail d'avant...ou à Marie Madeleine, toute éperdue qu'elle était de son Jésus elle est à mille lieux d'imaginer ce qui se passe et ne le reconnaît absolument pas.

Il y a dans cette expérience des disciples quelque chose de radicalement nouveau. Ce n'est pas un retour à la vie, comme dans le cas de Lazare (Jn 11) ou du fils unique de la veuve de Naïm (Lc 7). Dans les deux cas, bien entendu, leurs proches les reconnaissent tout de suite. Ils reviennent à la vie pour mourir une deuxième fois pour du bon.

Par cette difficulté à le reconnaître, ces récits montrent que le Jésus que l'on rencontre est, en même temps le même (d'où la reconnaissance) et tout autre (d'où la difficulté à le reconnaître et le temps qu'ils y mettent). Il y a donc une continuité et une rupture entre le crucifié et le ressuscité. Et c'est bien ce couple qui va devenir clé dans le témoignage des disciples. Le crucifié a été ressuscité par Dieu, le crucifié est le ressuscité et le ressuscité est le crucifié. Tenir en même temps les deux bouts de la chaîne ne sera pas toujours aisé, jusqu'à aujourd'hui.

Deuxième caractéristique : l'événement, Dieu a ressuscité Jésus, est permanent. Ce qui s'est passé après sa crucifixion inaugure une vie nouvelle qui par sa nature elle-même ne peut pas disparaître, une vie nouvelle permanente.

Troisième caractéristique : cet événement est en lui-même révélateur, révélation. Dieu a ressuscité Jésus et en le faisant, ce même Dieu dit quelque chose lui, de Jésus et de leur relation. Ainsi que par rapport aux hommes : « Si le Christ est ressuscité nous aussi, nous ressusciterons » (1 Co 15,22).

Il apparaît donc clair que les premiers chrétiens, les disciples qui ont suivi Jésus, se sont posée la question de savoir ou plutôt de **comprendre ce qu'il avait dit et fait à partir de leur expérience de la résurrection**. Les évangiles que nous avons maintenant c'est l'aboutissement de cette longue rumination de l'expérience première.

Ce noyau dur on l'appelle classiquement le **kérygme**, mot grec dérivé du verbe kerusso (κηρύσσω) qui veut dire, tout simplement, annoncer, proclamer « ce Jésus que vous avez mis à mort, Dieu l'a ressuscité, et nous en sommes les témoins ». A tout hasard, je rappelle que c'est ce kerygme que nous proclamons lors de la prière eucharistique : « nous proclamons ta mort, Seigneur Jésus, nous célébrons ta résurrection nous attendons que tu viennes ».

Ce **kérygme** va se développer en **catéchèse** et appliqué par la **parénèse**. Les évangiles vont se former peu à peu grâce aux apports de ces différents niveaux de ce qui est devenu le témoignage des premiers disciples.

b) Jésus annonce le Royaume et révèle le vrai visage de Dieu.

B 1. Jésus annonce le Royaume. L'Expression est assez classique à l'époque. Il serait plus pertinent de parler de « règne » de Dieu, plus que de royaume car ce dernier terme pointe plus vers une réalité géopolitique. Il s'agit de la présence et de la souveraineté de l'amour de Dieu, dans sa création et dans l'ensemble des relations entre les hommes. Un amour qui vainc les forces du mal, de la souffrance, de la mort. Disons qu'à l'époque de Jésus certains concevaient ce règne de Dieu avec des contours et contenus très politiques, dont souvent la figure du roi, du messie, du fils de David était l'expression. D'autres se détachaient plus ou moins, voire totalement, de cette dimension politique.

Comment Jésus se situe par rapport au règne de Dieu ?

Il l'annonce, et il l'annonce en parlant et en agissant. Il parle autant qu'il fait et il fait autant qu'il parle. Que ce soit concernant ses paroles et ses gestes nous n'avons aucun écrit ni aucune trace matérielle laissées par lui-même. Tout ce qui le concerne ce sont des paroles, des récits de témoins. (Ceci d'ailleurs est une chance immense).

Pour ce qui est de ses paroles, Il y a une manière de parler que les quatre évangiles ont retenue et qui semble incontestable : les paraboles. Le genre est déjà connu dans l'Ancien Testament et dans la littérature extra-biblique. Il s'agit d'un court récit touchant la vie quotidienne que tous les auditeurs comprennent. Personne ne peut nier la pertinence des conclusions tirées de ce récit. Et l'art du « paraboliste » consiste à le comparer, à le mettre en parallèle avec une situation de nature tout à fait différente pour en tirer de conclusions aussi « évidentes ». C'est un moyen pédagogique d'une très grande efficacité.

En filigrane, à l'arrière-plan de toutes les paraboles, Jésus non seulement se met en scène mais il délivre le message, ce en quoi consiste le règne royaume, les facettes de Dieu tel qu'il l'entend, sa manière de faire par rapport à Dieu face aux critiques des uns et des autres. Il y a d'autres manières de parler encore dont les évangiles témoignent. Ainsi par exemple les discours dans Mt ou surtout dans Jean. Mais dans ce cas il semble que dans la plupart des cas ce sont des constructions des évangélistes.

Mais Jésus a autant parlé par ses gestes, ses faits que par ses paroles. On parle souvent de miracles. Mais il faut se méfier du mot car il suppose dans la plupart des nos têtes une dimension magique et spectaculaire qui n'est pas de mise dans ce cas et de toute manière, les faits et gestes de Jésus ne sont jamais réalisés dans un autre but que celui de mettre en œuvre, de montrer, de donner à voir l'action de Dieu par son intermédiaire ayant comme unique et seul but : guérir et libérer. Guérir de tout ce qui empêche de vivre et libérer de tout ce qui entrave la vie. On remarque d'ailleurs que dans tous ces « miracles » et guérisons une dimension essentielle est que le résultat est une plus grande communion entre les gens. Les maladies guéries sont toutes des maladies qui empêchent la communication et la relation. : Aveugles, paralytiques, lépreux, etc.

Prenons un cas typique de « détournement » de sens dans la série « miracles ». On parle toujours, et les éditeurs de bibles vont dans le même sens comme les sous-titres qu'ils utilisent la montre, de la « multiplication » des pains. Il est évident qu'en utilisant ce terme, on pointe vers le côté spectaculaire, magique, prestidigitateur. Or, dans aucun texte évangélique on trouve un terme qui s'en rapproche de près ou de loin. On trouve « donnez-leur vous-même à manger ». Et l'ensemble de la scène se résume « couper et partager ». On est dans une logique tout à fait différente que dans celle de « multiplier ».

Cette dimension « m'as-tu vu » apparaît dans de grandes proportions dans les évangiles « apocryphes ». C'est un critère d'ailleurs qui a dû servir à faire la différence entre les « évangiles ».

b 2. Jésus annonce le vrai visage du Père (Lc 10,21-22).

Que ce soit par ses paraboles ou par les autres paroles ou discours que les évangiles nous offrent, Jésus se situe toujours par rapport au Père et aux hommes. C'est-à-dire il manifeste aux hommes par ses paroles et ses actions le visage de Dieu, il sert de passerelle, de pont, d'intermédiaire, de médiateur, comme déjà dit. Que ce soit dans le célèbre discours sur la montagne tel qu'il est présenté par Matthieu ou dans la parabole de l'enfant prodigue dans Luc, il s'agit de montrer aux hommes le vrai visage de Dieu et par ses gestes de le montrer en action. Le règne de Dieu, l'action de Dieu apparaît déjà dans les actions de Jésus : en accueillant les exclus, les femmes, les malades et autres impurs, en pardonnant les péchés, en libérant les gens prisonniers de toute sorte de démons et autres puissances maléfiques qui les tenaillent, Jésus montre Dieu en action, il montre un Dieu de la vie, un Dieu amour qui veut la miséricorde.

c) Jésus accomplit sa mission au prix de sa vie.

Bien entendu ceci aura besoin de bien d'autres approfondissements. Juste quelques mots pour dissiper des malentendus.

Des représentations assez tordues sur le sens et la signification de la mort de Jésus courent toujours. On imagine que Jésus est mort pour payer une dette que les hommes à cause de leur péché doivent/devaient à Dieu. Cette représentation qui avait été utilisée pour faire comprendre la mort du Christ dans un cadre féodal ou toute la vie des gens était prise et comprise comme une dette à régler toute la vie durant au seigneur, au propriétaire, ne correspond pas du tout à ce que l'on trouve dans l'Écriture, même si, ici ou là, certaines expressions peuvent se prêter ou peuvent être prises dans ce sens.

Jésus est mort à cause d'un enchaînement historique bien connu (cf. les récits de la passion). La raison profonde est tout simplement qu'il est resté fidèle à sa mission en conséquence de quoi il a fini comme on le sait. Tous les évangiles attestent que cette mission il la comprenait comme venant de Dieu, qu'il qualifiait de Père. Cette mission consistait à renouer ou à nouer une relation, une communion filiale entre les hommes et Dieu.

Cette vision de Dieu et de ses relations avec les hommes telle que Jésus la montre, en paroles et en actes, dérangeait les pouvoirs établis, et de manière plus précise le pouvoir sacerdotal. Il ne faut ignorer que du point de vue historique ce qui a déclenché l'arrestation de Jésus, son procès et son exécution fut ce qu'on appelle l'expulsion des marchands du temple. Ce geste de Jésus en effet mettait en cause et en péril le système de la vie des juifs centré autour du temple, ainsi que le pouvoir religieux et économique des prêtres.

Lire le § 4 de Dei Verbum.

D) Le visage de Dieu dans le Nouveau Testament.

Ce que nous venons de dire correspond, bien entendu, à une vision théologique du Nouveau Testament qui relève de la foi. Ce qui ne veut pas dire que ses fondements soient purement imaginaires, loin de là, mais ce sont des discours, des présentations de la personne de Jésus-Christ et de son œuvre, proposés à la foi.

Se pose alors une question importante qui a été passablement négligée pendant longtemps et qui vient d'être remise sur le tapis, il y a une vingtaine d'années : quelle est l'image de Dieu qui se profile et se dégage des textes du Nouveau Testament ? Une réponse pertinente et fondée sera fort utile car dans le marché actuel il y a un certain nombre d'auteurs qui savent très bien vendre en insinuant sans prouver, suggérant sans démontrer, en distillant des questions (fort légitimes parfois) mais sans analyser ni aller au fond des choses. Je pense, par exemple, à Frédéric Lenoir qui sévit avec grand profit (pour lui) sur les comptoirs de l'hexagone.

Larry Hurtado travaille depuis plus de trente ans sur le christianisme primitif. Je vais donner quelques flashes sur cette question en me servant (dans les deux sens du mot) de son livre « *Dieu* » dans la *théologie du Nouveau Testament*, Paris, Cerf 2011.

Une des lignes directrices de ses travaux consiste à démontrer que dans le Nouveau Testament il y a « **diversité et cohérence** » sur le sujet. Cohérence fondamentale et diversité dans les expressions ou dans les accents, unité dans la diversité, comme disent d'autres auteurs. Ou, avec des accents musicaux, l'harmonie discordante. Ainsi, par exemple, pour ce qui est de l'image de Père¹. Dans l'évangile selon Matthieu on trouve souvent l'expression « votre père » quand Jésus s'adresse aux disciples (5,16.45.48 ; 6,1.4.6.8.14.15.18.26.32 ; 7,11 ; 10,20) pour encourager la confiance des disciples en Dieu. La dimension « pastorale » de Matthieu est évidente. Dans l'évangile selon Jean, en revanche, c'est la dimension christologique qui est mise en avant par les références au Père, nettement plus abondantes encore que chez Matthieu. Il s'agit de mettre en évidence qu'il s'agit du « Fils unique du Père » qui détient, en conséquence, une autorité unique. Ces deux variantes sont d'accord, avec des modulations et d'utilisations très différentes, avec Paul, par exemple, (1 Th 1,2-3 ; 3,11-13 ; Rm 15,6 ; 2 Co 1,3 ; 11,31) ainsi qu'avec Marc (8,38 ; 11,25 ; 13,32 ; 14,36) ou Luc (6,36 ; 9,26 ; 10,21-22 ; 11,2). Ce principe de base étant acquis faisons un pas de plus.

Un autre aspect très important du profil de Dieu qui se dégage dans le nouveau Testament relève du **contexte social et politique général** des premiers temps du christianisme. Dans le monde romain, la multiplicité des divinités est bien connue. La question de l'exclusivité ne se posait pas. On pouvait être plus ou moins attaché à l'une ou à l'autre mais cela n'empêchait pas du tout de prendre en compte et de vénérer les divinités « locales » protectrices de telle ou telle ville et de participer au culte et aux sacrifices rendus et offerts en leur honneur si l'on s'y trouvait de passage dans la cité à cette occasion. Il aurait été offensant pour les habitants de la ville de refuser d'y participer. La conviction que la protection des divinités était essentielle à la vie harmonieuse et prospère de la cité était un acquis majeur à l'époque. Le refus du voyageur de passage de participer aux cultes de la cité

¹ Hurtado p. 144-146

et, à fortiori, d'un habitant de la ville, aurait été une insulte, une déclaration de guerre. Cette posture des chrétiens au sein de l'empire romain était similaire, bien entendu, avec celles des juifs en général, bien que plus souple. Par exemple, Paul dans la 1 Co 10 : 23-30 : ²³« Tout est permis », mais tout ne convient pas. « Tout est permis », mais tout n'édifie pas. ²⁴Que nul ne cherche son propre intérêt, mais celui d'autrui. ²⁵Tout ce qu'on vend au marché, mangez-le sans poser de question par motif de conscience ; ²⁶car la terre et tout ce qu'elle contient sont au Seigneur. ²⁷Si un non-croyant vous invite et que vous acceptiez d'y aller, mangez de tout ce qui vous est offert, sans poser de question par motif de conscience. ²⁸Mais si quelqu'un vous dit : « C'est de la viande sacrifiée », n'en mangez pas, à cause de celui qui vous a avertis et par motif de conscience ; ²⁹je parle ici, non de votre conscience, mais de la sienne. Car pourquoi ma liberté serait-elle jugée par une autre conscience ? ³⁰Si je prends de la nourriture en rendant grâce, pourquoi serais-je blâmé pour ce dont je rends grâce ? ³¹Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu. ³²Ne soyez pour personne une occasion de chute, ni pour les Juifs, ni pour les Grecs, ni pour l'Eglise de Dieu. ³³C'est ainsi que moi-même je m'efforce de plaire à tous en toutes choses, en ne cherchant pas mon avantage personnel, mais celui du plus grand nombre, afin qu'ils soient sauvés ». Tout est dit : souple et fermé. Ainsi « pour les chrétiens consciencieux, la foi pouvait comporter une rupture significative avec les activités religieuses envahissantes du monde romain, ce qui pouvait créer de sérieuses tensions avec les membres de sa famille, avec les voisins, les amis et les collègues en affaires ou les collègues de travail, et aussi avec les autorités civiles et politiques² ». En effet, les « sacrifices font fonction de première ligne de défense pour la préservation de la stabilité politique ; le refus de sacrifier ... menace par en-dessous les fondations de la société »³. La posture chrétienne supposait une « dissonance cognitive » (il n'y a qu'un vrai Dieu) et une « dissonance sociale », dissonance par rapport aux autorités politiques, à « l'ordre » établi.

Un troisième aspect de la posture des premiers chrétiens dans leurs conceptions et leur vécu de Dieu touche aux rapports avec le Dieu de l'Ancien Testament. Pour les premiers chrétiens, Dieu « **Après avoir, à bien des reprises et de bien des manières, parlé autrefois aux pères par les prophètes, Dieu,**² en la période finale où nous sommes, nous a parlé à nous par un Fils qu'il a établi héritier de tout, par qui aussi il a créé les mondes. ³Ce Fils est resplendissement de sa gloire et expression de son être et il porte l'univers par la puissance de sa parole. Après avoir accompli la purification des péchés, il s'est assis à la droite de la Majesté dans les hauteurs, ⁴devenu d'autant supérieur aux anges qu'il a hérité d'un nom bien différent du leur ». Commençons par un problème qui touche directement la révélation, ce qui nous occupe depuis le début du trimestre. La posture chrétienne, condensée et si bien exprimée ici, assume le fait que Dieu s'est révélé premièrement dans l'Ancien Testament (les pères et les prophètes) et dans ces temps qui sont les nôtres, de manière incomparable par et dans Jésus. Ces affirmations étaient irrecevables pour le monde Juif. On verra plus tard en détail. Mais ce lien structurel du Dieu du nouveau Testament avec celui de l'Ancien Testament a posé aussi de problèmes à un nombre important des premiers chrétiens et... aujourd'hui. Marcion est le nom le plus connu de ceux qui considéraient que le Dieu du Nouveau Testament était incompatible avec celui de l'Ancien Testament. Le vrai Dieu était celui révélé par Jésus dans l'évangile. Le Dieu de Jésus, du Nouveau Testament démasquait cette figure pâle et inférieure, le législateur, de l'Ancien Testament qui n'était pas digne d'être adorée. Des postures plus radicales encore étaient celle des gnostiques. Dans ces textes on ridiculisait la divinité de l'Ancien Testament.

« Mais « Dieu » dans le Nouveau Testament est indéniablement une divinité tout à fait spécifique, dont les actions de révélation et de salut sont consignées dans l'Ancien testament et dans le message des évangiles, et elle est historiquement connectée à des moments, des endroits, des gens très spécifiques »⁴. Dans ce cadre, et comme caractéristique de ce Dieu, le même dans l'Ancien et le Nouveau Testament, il faut mettre en avant le fait que ce Dieu est connu uniquement par les actes de la divinité et qu'une compréhension correcte de ce que « Dieu » est ne peut être fondée que sur ces phénomènes. Le « Dieu du nouveau Testament n'est pas accessible principalement ou plus pleinement par la raison spéculative, la contemplation de la nature, des actes d'efforts ascétiques ou de prouesses

² Hurtado p.51

³ Hurtado p.52

⁴ Hurtado p.57

mystiques... »⁵. Le Psaume 78 nous le rappelle et Ezéchiel insiste constamment sur cela avec les formules « Je parle et je fais » ou bien « ³⁵On dira : “Ce pays qui était dévasté est devenu comme un jardin d’Eden, les villes qui étaient en ruines, dévastées, démolies, sont fortifiées et habitées.” ³⁶Alors les nations qui subsisteront autour de vous connaîtront que je suis le SEIGNEUR qui reconstruit ce qui a été démoli, qui replante ce qui a été dévasté. Moi, le SEIGNEUR, je parle et j’accomplis ». On ne peut connaître et décrire « Dieu » qu’en se rapportant directement aux actes de ce Dieu. Il s’agit d’un *Deus pro nobis*. Le Dieu du Nouveau Testament n’est pas présenté principalement comme **objet** de la réflexion intellectuelle mais au contraire comme un *sujet* agissant. La relation s’établit de sujet à sujet. C’est, bien entendu, à l’opposé du schéma de base des gnostiques, pour lequel il s’agit d’une connaissance, venue du ciel, adressée à un élu, ou à un petit groupe d’élus, par l’intermédiaire des anges ou d’autres êtres du même genre. De là vient d’ailleurs leur nom, « gnostiques » du verbe grec gignosco (γινώσκειν), connaître, gnosis (γνώσις) connaissance. Pour ce qui est de la gnose et du gnosticisme peut se reporter à l’article « gnosticisme » de l’Encyclopaedia Universalis.

Un **quatrième élément** du Dieu révélé dans le Nouveau Testament c’est sa relation toute particulière avec Jésus. « Le Nouveau Testament présente Jésus comme le plus grand acte de rédemption et de révélation de Dieu », du Dieu de l’Ancient Testament qui est à la base ou, comme di Hurtado, qui constitue la matrice du nouveau Testament. « Les énoncés christologiques du Nouveau Testament sont, qu’on le veuille ou n, en même temps des énoncés *théologiques*⁶ ». Sans gommer ce que Dieu a fait selon l’AT pour nos pères, le NT insiste sur la profonde différence et la nouveauté de ce qu’il a fait en et par Jésus, son « Fils unique », en effet, Jésus est « *le* » Fils.

« Nous trouvons dans le Nouveau Testament de nombreuses expressions de ce qui semble être une assez profonde vision nouvelle de « Dieu », où Jésus est décisif et dont il fait intégralement partie...mais il ne remplace jamais « Dieu » et...celui-ci n’est jamais effacé ou diminué »⁷. « Dieu est source et destination ultime de toutes choses et Jésus est l’agent unique et essentiel du dessin divin ; L’Esprit est don de Dieu et médiation par laquelle les croyants reçoivent un statut filial qui dérive de la filiation divine unique de Jésus »⁸. Inutile de dire que cette vision, cette révélation de Dieu est nouvelle et tranche radicalement avec celle de l’AT. Le défi, le dilemme pour les juifs apparaît évident.

⁵ Hurtado p.59

⁶ Hurtado p.63

⁷ Hurtado p.71

⁸ Hurtado p.75